

**ORIGINES DE LA FAMILLE LEROLLE,
BRONZIERS D'ART AU XIX^{ème} SIECLE**

De Mangiennes à Paris, une lignée de bronziers de père en fils

En retranscrivant les notes et souvenirs d'Henry Lerolle, manuscrits redécouverts et conservés dans les archives de Claude Lerolle, petit-fils d'Henry, on trouve dès la première ligne l'évocation du milieu professionnel de ses ancêtres, son grand-père Jean-Baptiste et ses quatre fils, Louis, Timothée, Léon-Alfred et Alphonse, tous fabricants de bronzes d'art. Henry Lerolle écrit :

Mon père Timothée était fabricant de bronzes. Il avait beaucoup d'imagination et du talent. Quand j'étais enfant, je passais ma vie auprès de lui et dans l'atelier des ciseleurs, qui étaient très gentils pour moi. Je moulais de petits bas-reliefs de bronze. Je composais un tas de petites choses, entres autres, un encrier que je me rappelle encore.

Mon père parlait de me mettre chez un orfèvre quand je serais grand, pour faire de moi un orfèvre... Pourquoi mon père a-t-il abandonné pour moi l'idée d'orfèvrerie ? Je ne me le rappelle plus - je me rappelle seulement que j'ai préféré la peinture à la sculpture parce qu'on peut y faire plus de choses variées. Peut-être ai-je tort ? Car je crois que je pense plus en sculpteur qu'en peintre. Et peut-être que ce que je dis là, n'est dû qu'à l'éducation artistique que j'ai eue plus tard.

Remerciements à Geneviève Lacambre, Sabine Lubliner-Mattatia

(thèse de doctorat :Les Fabricants parisiens de bronzes d'ameublement de 1848 à 1900, Dir. Bruno Foucart, Univ. Paris-IV, 2003) et Marie-Sophie Vincent-Clémot pour l'article rédigé en collaboration avec Aggy Lerolle.

Etablis depuis la Révolution à Paris, les Lerolle étaient issus d'une lignée de laboureurs devenus forgerons, puis ciseleurs sur cuivre, originaires de Mangiennes, petit bourg de Lorraine entre Verdun et Longwy. D'après l'état civil de la famille, sont successivement nés à Mangiennes.

1. **Nicolas Lerolle**, 1^{er} janvier 1642, décédé 7 juillet 1702, marié à ?
2. **Jacques**, 1^{er} janvier 1675, décédé 1^{er} janvier 1740, marié à Barbe Brodier (1701), dont 2 enfants : Nicolas, Barbe
3. **Nicolas**, 11 février 1702, décédé 1^{er} janvier 1775, marié à Anne-Paul Devivier (1740), 8 enfants dont seuls 3 survécurent :
 4. **Claude**, 3^{ème} enfant des 8 enfants de Nicolas, 11 février 1745- décédé à Mangiennes le 18 novembre 1826, marié à Marie-Anne François (1771).

Dans un acte de 1776¹, inscrit sur l'un des registres paroissiaux de Mangiennes, on trouve aussi mention de la profession de « ciseleur sur cuivre ». Si on ignore les raisons du départ de Claude Lerolle¹ pour Paris, à la fin du XVIII^{ème} siècle, on sait que ses 8 enfants naîtront tous à Mangiennes, le dernier, Jean-Baptiste en 1789.

On relève dans les archives de la Meuse (documents datés de 1739 à 1771), que le bourg de Mangiennes est lié à l'exploitation du bois et du fer ; on y apprend « le projet de faire arriver à Paris la plus grande partie du bois de la forêt de Mangiennes, utilisant un petit cours d'eau » (...) et également une information concernant la présence d'une mine de fer dans la région : « Madame de Fushsamberg, veuve de M. le marquis de la Rochefoucault, demande à établir, sur le ruisseau de Beauclair, un fourneau à fondre la mine de fer ». L'exploitation de fer à Mangiennes remonte au bas Moyen-âge, comme l'atteste, en mars 2005, l'inventaire des sites miniers abandonnés pour la région Lorraine. Propriétaires terriens, on peut donc gager que les Lerolle connaissent et exploitent à Mangiennes les richesses minières de leur région et que leur science du bronze y trouve son origine en tirant profit de l'eau, du bois, du fer.

La date exacte de l'arrivée de Claude à Paris reste imprécise, vraisemblablement avant 1798, soit durant la Révolution, ou sous le Directoire, nous indique un historien de Nancy². Quels que soient les motivations de ce départ, succès ou infortune, Claude quitte la Lorraine avec sa femme et leurs trois enfants :

1- 2. Michel Maigret *Originaires de Mangiennes, les Lerolle, bronziers d'art et amis des impressionnistes, voir Annexe.*

Anne-Marie (qui se marie à Paris en 1798), François (jeune conscrit de l'armée républicaine), Jean-Baptiste, le dernier, qui n'a pas dix ans.

5. Anne Marie, l'ainée, 1775-1815, épouse à Paris François-Timothée Matelin (1798), ciseleur et bronzier de grand talent (1774-1847), ils auront 3 enfants : Reine-Henriette, Adolphe et Philippe.

5. François, 1776-1847, lors de son mariage en 1803 à Saint-Zacharie avec Rosalie Bartholomy, est enregistré dans les archives du Var comme ex-Sergent major d'un bataillon de Carabiniers pendant les guerres napoléoniennes. Dix ans plus tard, en 1813, on trouve trace d'une transaction, entre François et le maire de Saint-Zacharie, pour l'échange d'un lopin de terre contre un terrain communal, puis une association avec le fils d'un riche notable de Marseille, Léon Roux.

En novembre 1825 et août 1827, divers litiges apparaissent entre deux compagnies relativement à des « *ventes sous-seing-privé faites par Simien père à la compagnie Cachard pour la concession en qualité de propriétaire du sol, qui seront jugées par le Tribunal de Brignolles - déclaration d'incompétence - par la cour royale d'Aix - déclaration d'incompétence - le Ministre du commerce et des travaux publics s'étant abstenu de se prononcer sur la question de propriété de ladite surface, il n'existe pas de conflit négatif et, par conséquent, il n'y a pas lieu de procéder à un règlement des juges* ».

Le Site des Archives nationales mentionne, en 1828, l'existence d'une Cie Lerolle, Cachard, Roux et Siemen pour l'exploitation de mines de lignite dans le Var (*registre n° 22, 4 février-3 novembre 1828*).

Après règlement des litiges pour les concessions, puis acquisition du terrain en 1829, François obtient, avec ses associés, le 24 mai 1834, la concession par ordonnance ministérielle de Louis-Philippe, d'une mine de lignite, qui sera vraisemblablement exploitée jusqu'en 1871.

Cependant, aucune correspondance entre François (décédé en 1847, sans descendance) et son frère Jean-Baptiste, de 13 ans son cadet, n'a été retrouvée à ce jour ; il est cependant probable que Jean-Baptiste ait été au courant des affaires familiales et connaissait l'existence de la propriété et de la mine de lignite à Saint-Zacharie.



Portrait de Jean-Baptiste-François Lerolle
d'après un dessin de son fils Alphonse (*archives familiales*)

5. **Jean-Baptiste Lerolle (1789-1862)** d'un 1^{er} mariage avec Catherine Désirée Laurent (1793-1832), il aura 5 fils et 1 fille :
 6. **Louis** 1813-1875, fabricant de bronzes, épouse en 1837 Egérie Delannay (1819-1912)¹, belle-fille de Jean Baptiste, dont 2 fils et 1 fille :
 7. **Amélie-Marie** 1845-1882, épouse d'Alexis-Hubert Rouart 1839-1911, frère d'Henri Rouart (1833-1912), dont 2 enfants : Jean, Henri.
 7. **Camille** 1838-1897, épouse en 1868, Anna Clara Bonafous (1846-1938), dont 5 enfants : Adolphe, Jeanne, Charles-Edouard, Juliette, Marcel.
 7. **Edouard-François** 1839-1915, épouse Julie Anne Chevet en 1867 (1847- 1931), dont 3 enfants : Louis, Charlotte (épouse Henri Darasse), Paul.
 6. **Timothée** 1816-1882, fabricant de bronzes, ciseleur, peintre paysagiste, épouse en 1844, Adèle-Edmée (dite Amable) de la Roche (1826-1906), 6 fils dont seuls 2 survécurent :
 7. **Paul** 1846-1912, avocat à la cour d'appel, conseiller municipal député de Paris, marié en 1869 à Marie Louise Jeanne Villeneuve (1849-1869), épouse en 2^e noces Marie-Caroline Delacommune (1878- 1919), dont 4 enfants : Jean, André, François et Thérèse.
 7. **Henry** 1848-1929, peintre, musicien, épouse en 1877 Madeleine Escudier (1856-1937) fille aînée de Philippe Escudier et Caroline Gracien, leur deuxième fille, Jeanne (1862 1936), épouse Ernest Chausson et la troisième Marie (1865-1946), épouse Arthur Fontaine, Ministre du Travail, divorce vers 1900 et se remarie avec le docteur Abel Desjardins.
Henry et Madeleine ont 4 enfants : Yvonne, Christine, Jacques, Guillaume.
6. **Léon-Alfred** 1821-Marseille 1901, épouse Marie Cléricy (1860) à Saint-

Zacharie (Var) dont 2 filles :

7. **Céline** (époux Michel Vial)

Mathilde (époux Jean Lombard)

6. **Charles** 1823, décédé la même année.

6. **Alphonse**, sculpteur, 1828 - Charenton-le-Pont 1862, (Val-de- Marne).

6. **Céline** (1830-1862), épouse d'Eugène Escudier, oncle des sœurs Escudier.

¹ Jean-Baptiste Lerolle se remarie après le décès de sa première femme, avec Louison Bonaventure Magoire, veuve Delannay, mère d'Egérie.

² Henry Lerolle deviendra ainsi le beau-frère d'Ernest.

³ Eugène Escudier, frère de Philippe, est l'oncle de Madeleine, Jeanne et Marie.

Les Lerolle et le métier de bronzier d'art au XIX^e siècle

Jean-Baptiste Lerolle, lui-même ciseleur de grand talent, fonde en 1816 une entreprise de fabrique de bronzes, rue de la Chaussée des Minimes, n°1, proche de son domicile près de la place des Vosges. Spécialisée dans le luminaire, flambeaux, torchères, lustres et pendules, cette fonderie va prospérer rapidement et traverser tout le XIX^e siècle.

Membre fondateur de la Réunion des Fabricants de Bronzes - chambre patronale du Bronze parisien créée en 1818 - Jean-Baptiste Lerolle en est nommé délégué en 1823. Il proposa alors à la Réunion des Fabricants de Bronzes de fonder une école de dessin pour les ciseleurs, mais le président Dartois repoussa cette idée comme trop ambitieuse. L'école sera toutefois créée peu après et Lerolle en sera nommé examinateur ³.

Au XIX^e siècle, les relations entre artistes et fondeurs ou fabricants de bronzes dénotent une totale absence de règles fixes encadrant les collaborations entre artisans et producteurs. Ce n'est pas très étonnant si l'on considère que la tradition du métier, plus ancienne que celle de la fonte du bronze, a été assurée, de l'Ancien Régime à la Restauration, par des maisons fondées avant la Révolution Thomire (1784), Feuchère (1784), Ravrio (1787), Thiébaud (1787)⁴.

Catherine Chevillot précise : « Si le métier compte dès la première décennie d'illustres fondeurs (Choiselat, Delafontaine, Gastambide, Gonon, Lerolle, Quesnel), ce n'est cependant qu'à la fin des années 1830 que le

phénomène de l'édition des sculptures se généralise, avec la naissance des maisons Paillard (1835), Susse (à partir de 1837), Barbedienne (1838), Eck et Durand (vers 1838)⁵. »

En 1823, le rapport du jury sur l'Exposition des produits de l'industrie s'exprimait ainsi : « Nos ateliers de ciselure et de dorure sont depuis longtemps renommés ; ils ne comptent point de rivaux en Europe ». C'était vrai : les bronziers avaient constamment travaillé pour décorer les palais des souverains d'Europe⁶.

En 1827, l'activité de bronzier d'art représentait un chiffre d'affaires de 5 millions de francs et employait 840 ouvriers. En 1889, la production passera à un montant de 80 millions de francs et le nombre des ouvriers à 7 500 pour 600 fabriques⁶.

A cette époque, l'art de dorer les bronzes se perfectionna rapidement grâce à un procédé recherché depuis longtemps pour assainir le travail de la dorure. Le chimiste et industriel Jean Pierre-Joseph Darcet (1777-1844) imagina un appareil, nommé fourneau d'appel, qui créait un courant d'air ascendant dans la cheminée du fourneau général. Les vapeurs mercurielles s'échappant des fourneaux à dorer, provoquaient d'horribles maladies et une mort prématurée chez les ouvriers. Pour dorer les bronzes, on se servait d'un amalgame d'or et de la moitié de son poids en mercure que l'on étendait sur le bronze ; puis l'on mettait le bronze au feu pour faire évaporer le mercure⁶.

En même temps, l'invention des machines à réduction, procédé Collas pour Barbedienne, procédé Sauvage pour Susse, introduit dans les intérieurs bourgeois la statuaire en ronde-bosse, réservée jusqu'alors aux palais et aux grands hôtels. La transformation radicale de l'éclairage par les lampes à modérateur d'abord, puis par le gaz hydrogène, nécessite ensuite des arrangements plus ou moins ingénieux auxquels s'attellent les bronziers Susse frères, Denière, **Lerolle frères**, avec notamment des figures de femmes portant des torchères⁷.

La Réunion des Fabricants gardera un rôle déterminant tout au long du siècle. De sa création à l'extension de la loi sur la propriété artistique au domaine du bronze d'art en 1902, les rapports entre artistes et fabricants vont évoluer et subir d'importantes réorganisations.

1. L'exposition des Produits de l'industrie 1834

Par ordonnance du 4 octobre 1833, sur un rapport de son ministre Thiers, Louis-Philippe décide que des « *Expositions des Produits de l'industrie auront lieu à un*

rythme quinquennal dès l'année 1834. »

La première exposition de la Monarchie de Juillet ouvrit ses portes le **1er mai 1834**, jour de la fête du Roi, réunissant près de 2 500 exposants. Elle quittait enfin, à la demande générale, le Louvre trop étroit, et se tenait sur la place de la Concorde que Hittorf n'avait pas encore aménagée. Au centre de la place, se tenait un simulacre de l'obélisque de Louxor, destiné à permettre de juger de son effet.

Autour de cette installation, l'architecte Louis Moreau (1790-1862) père du futur peintre symboliste Gustave Moreau (1826-1898), avait construit quatre pavillons provisoires (de 3 277 m²) d'une architecture très simple. Sur la façade, au-dessus des portes, des inscriptions et des allégories précisaient la destination de chacun des bâtiments : machines, outils, métaux ; produits chimiques, typographie ; laine, soie, coton et enfin, bronze, orfèvrerie, ébénisterie...

Le rapport du jury central, résultat du travail de huit commissions, donne, en 3 tomes, une vue assez complète de l'exposition. Le jury reprochait aux fabricants d'orfèvrerie de copier les formes anglaises, seuls échappaient à ce défaut Wagner, médaille d'or et Odier.

En ébénisterie, les bois exotiques, acajou, angica et surtout palissandre, l'emportent sur les bois indigènes pour leur goût éclectique. On trouvait un piano et un billard en palissandre incrusté de houx à décor de bronzes et un ensemble avec psyché (malachite, lapis et bronze) de Cavalier, acheté par la Ville d'Orléans pour la duchesse d'Orléans, mais le jury déplorant le manque d'imagination et de goût artistique, ne décerna pas de médaille d'or.

Dans le domaine des bronzes, le Rapport cite Lerolle parmi les meilleurs fabricants : « Le bon goût et l'élégance des modèles, leur parfaite exécution, la grande habileté des fondeurs et des ciseleurs donnent à MM. Denière fils, Gautier, Lacarrière, **Lerolle**... une véritable valeur appréciée par toute l'Europe, qui recherche avec empressement les bronzes français. Jean-Baptiste Lerolle obtient une médaille d'argent avec une cheminée et une console d'après Palagghi pour le Roi de Sardaigne, ainsi qu'une pièce importante pour le Duc d'Orléans⁸ ».

« Les modèles exposés par M. Lerolle justifient la réputation qu'il s'est acquise par vingt années de travaux. Il a fait admettre :

1. une cheminée, une console et leurs trumeaux destinés à orner le palais du roi de Sardaigne ; ils sont totalement en bronze et exécutés d'après les dessins de M. Palaggi, Président de l'Académie de Milan ; on remarquera surtout la finesse de la ciselure et la parfaite régularité de la monture des pièces unies,
2. une cheminée à têtes de satyres, en cuivre avec ses garnitures,
3. une table à grosses griffes avec jardinière,

4. une corbeille toute dorée représentant Hébé et Cérès,
5. une paire de candélabres à trois bacchantes, également dorés.

On trouve chez M. Lerolle un assortiment de pendules, de candélabres et de bras de cheminées dans le goût le plus moderne⁹. »

Cette énumération illustre la variété et la qualité des productions du ciseleur de Mangiennes.

« L'exposition de 1834 confirma donc la diversification des sources d'inspiration. Louis-Philippe et la famille royale témoignèrent un intérêt marqué pour cette manifestation par leurs visites et par leurs achats plus nombreux, saupoudrés entre divers fabricants, que sous la Restauration⁹. »

En **1834**, François Lerolle (1776-1847), fils aîné de Claude et frère de Jean-Baptiste, obtient, avec ses associés Messieurs Roux, Cachard, Lerolle et Simien, la concession d'une mine de lignite par *Ordonnance signée par le roi du 19 mai 1834, portant concession sur une mine de lignite située sur les communes de Saint-Zacharie, Nans, et d'Aups (Var)*¹⁰.

L'acte de décès de François (8 juin 1847 à 9 heures du matin, à l'âge de 70 ans), porte la mention *propriétaire de la mine dite de Peirui et de la Taurrelle*. Cette concession semble avoir duré jusqu'au 4 novembre 1871 (*Bulletin officiel*, 2^{ème} section, n°5952, Lois, décrets, ordonnances, réglemens (sic) et avis du Conseil d'Etat, tome trente-quatrième Paris 1835).

En **1836**, les fils aînés de Jean-Baptiste, Louis et Timothée, prennent la succession de leur père sous l'appellation maison **Lerolle Frères**, rue Chaussée-des-Minimes, n° 3 (actuellement rue du Béarn) et rue du Foin, n°1, à côté du domicile familial. Leur père leur céda son domicile peu avant 1849 et devint membre honoraire de la Réunion des fabricants de Bronzes en 1852 (*Almanach de la Réunion des Fabricants de Bronzes 1852*).

LEROLLE Frères éditent notamment en 1837 *Madame Alexis Du Pont dans le pas Styrien*, œuvre de Dantan jeune, signée et datée. Ils s'intitulent « *Fournisseurs des Cours de Sardaigne et de Naples*¹¹ ». Ils fournissent également la princesse Mathilde.

1838 : Louis, dit l'aîné, entre à la Réunion des Fabricants.

1842 : Jean-Baptiste se retire définitivement des affaires familiales.

1843 : Timothée épouse le 18 mai Adèle Edmée, dite Amable, de la Roche.

1844 : La société Delaroche (Delaroche aîné - rue du Bac, n°107- et Delaroche jeune (père et fils) - rue de Grenelle - St Germain n°41-), poilier - fumiste, attachée à perfectionner les cheminées employées au chauffage des appartements, présente

depuis 1827 ses produits à l'**Exposition des Produits de l'Industrie** et développe avec succès les calorifères à air chaud pour lesquels ils obtiennent une médaille de bronze en 1844¹².



Affichage publicitaire pour la Maison Delaroche. 1899, appellation commerciale en 1 mot dans la généalogie familiale de *La Roche*, en 3 mots.

Le 23 mai **1847**, les 4 fils Lerolle Louis, *Thimotée* (sic), Léon, Alphonse participent à un banquet en l'honneur du docteur Franz Anton Mesmer (1734-1815), fondateur de la théorie du magnétisme animal, aussi connue sous le nom de mesmérisme.

Ils semblent tous les quatre intéressés par l'occultisme et le magnétisme, engouement particulier de l'époque. Alphonse *, sculpteur, élève de Pradier, 21 ans, laisse un portrait en médaillon de Mesmer, et Léon, le témoignage d'une lettre au Baron du Potet, ésotériste et magnétiseur pour le remercier de ses services.¹³

* Alphonse sera l'auteur d'un monument, appelé *le Fleuve*, pour la ville de Rio de Janeiro, œuvre produite par la fonderie du Val d'Osne, et d'un groupe, *Croisé et Sarrazin*, qui sera exposé en 1861 à l'Exposition des Arts industriels au Palais de l'Industrie.

LEROLLE Frères, fabricants de bronzes d'art et d'ameublement, sont à l'époque spécialisés dans une grande variété d'objets (vases, pendules, cheminées, candélabres, horloges et bronzes d'ameublement, dessus de cheminées et luminaires) et pratiquent des styles « en imitation de styles du passé, médiévaux ou antiques ».

Après la désorganisation suscitée par la Révolution de février 1848, l'Exposition des Produits de l'industrie (vote du 22 novembre par l'Assemblée nationale), intégrait pour la première fois les produits de l'agriculture à ceux de l'industrie, ce qui relevait presque du défi.

2. L'exposition des Produits de l'industrie et de l'agriculture de 1849

Mise en scène à nouveau, avec efficacité et célérité, par l'architecte Louis Moreau, l'Exposition ouvre dans le grand carré des jeux des Champs-Élysées le 1^{er} juin 1849. Contre toute attente, les exposants furent plus nombreux (plus de 4 500) et l'exposition « plus importante, plus éclatante, plus utile que les précédentes¹⁴. »

En orfèvrerie, des médailles d'or furent décernées à Froment-Meurice, Odier, Christofle. Dans la section ébénisterie, Blanqui, rapporteur, regrettait le caractère trop luxueux de la plupart des meubles exposés, caractérisés par une abondance excessive des sculptures et un mélange confus des styles.

Dans le domaine des bronzes, Feuchère constate un nombre important de fabricants présents à l'exposition. L'art en sommeil depuis 1844 semblait avoir repris ses droits. Jean-François Denière fils, qui concourait pour la première fois sous son nom, obtint la médaille d'or pour un ensemble d'une richesse et d'un éclectisme parfois critiqués.

Le jury nota « à part quelques négligences de style que le mérite de M. Lerolle fera facilement disparaître, l'ensemble considérable de leurs produits ne mérite que des éloges », et leur décerna une médaille d'argent¹⁴.

Les récompenses furent solennellement distribuées le 11 novembre 1849, au Palais de Justice en présence du Président de la République. Malgré les troubles politiques, l'exposition, la dernière des expositions nationales, annonçait déjà par son ampleur et son éclectisme, les expositions universelles de la seconde moitié du siècle.

La maison Lerolle exposait au 3 rue de la Chaussée-des-Minimes une collection « très-importante et très-complète », notamment des grands candélabres avec enfants d'après Canova, et des pendules et candélabres, décorés de figures d'après Clodion.

A partir de 1850, **LEROLLE frères** pratiquent la dorure et l'argenture galvanoplastique et produisent des sujets en imitation de bronze¹⁵.

3. *L'Exposition universelle de Londres de 1851*

La première exposition universelle eut lieu 1^{er} mai au 15 novembre 1851 à Hyde Park, au Crystal Palace, à Londres ; elle marqua le sommet de la puissance britannique à l'époque victorienne. Le Crystal Palace était une immense bâtisse de verre (400 tonnes) et de métal (4.000 tonnes) conçue pour cette occasion par Joseph Paxton (1801-1865).

Sa construction, fondée sur un principe d'assemblage d'éléments préfabriqués, eut lieu en un temps record. Sur une superficie de 7,5 ha, les quelques de 13 800 exposants sont issus pour moitié de plus de quarante pays étrangers et pour l'autre moitié de l'Empire britannique. Ils étaient répartis en quatre sections qui furent reprises lors des Expositions universelles postérieures : matières premières, machines, produits manufacturés, objets d'art.

Le succès de l'évènement fut indéniable, avec plus de six millions d'entrées, soit l'équivalent de plus du quart de la population du Royaume-Uni de l'époque. L'exposition de Londres constituera un tournant important dans la reconnaissance professionnelle des artistes français.

Il fut décidé que des récompenses seraient accordées comme dans les expositions nationales françaises. Le jury était composé d'un Conseil des Présidents, nommés par la Commission royale, composé en nombre égal de sujets britanniques et étrangers.

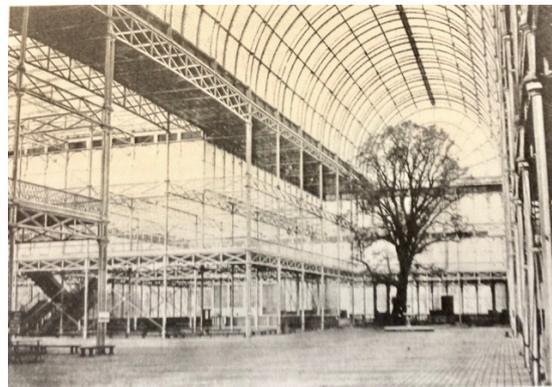


Exposition de Londres 1851 : *The Crystal Palace at Hyde Park*. Picture Dickinson Brothers.

Deux classes de médailles furent attribuées : la *médaille du Conseil* que reçurent 172 exposants et la *médaille du Prix* accordée à 2 921 exposants.

es arts décoratifs étaient largement représentés : la France reçut 57 médailles du Conseil et 622 médailles du Prix, contre 79 et 1 265 aux territoires britanniques, le Zollverein (13 médailles du Conseil), les Etats-Unis (5), l'Autriche (4), la Belgique, la Russie et la Suisse (2 chacune). Le succès de l'exposition avait contraint pour la première fois les Européens à se déplacer en grand nombre. Ceux qui virent l'exposition et ceux qui la découvrirent à travers la presse furent profondément impressionnés par les objets chatoyants de l'Orient et les envois du Nouveau-Monde.

LEROLLE frères se voient décerner le *Prize Medal*, pour leur production de pendules, de candélabres, de groupes, la plupart dorés et en partie argentés, quoique le rapport français leur reproche une certaine "négligence de style". Cette prestigieuse récompense leur vaudra une solide réputation à l'étranger¹⁶.



*Vue Intérieure du Crystal Palace
la Royal Horticultural Society, Bibliothèque Lindley.*

Mais l'impact le plus notable fut que les Européens apprirent à se connaître. L'Angleterre reconnut la qualité d'exécution des objets français ; quant aux Français, ils constatèrent que la production étrangère n'était pas seulement une imitation de la leur, mais témoignait d'aspects originaux. Ils s'inclinèrent par exemple devant les bronzes russes, les meubles autrichiens, les porcelaines allemandes comme devant maints produits anglais. Chaque nation considéra qu'elle recevait une leçon qu'elle pouvait mettre à profit en vue de la prochaine exposition universelle qui eut lieu à Paris en 1855.

La remise officielle des récompenses par le Président de la République eut lieu à Paris, le 25 novembre 1851 au Cirque olympique des Champs-Élysées. Le Prince-

Président nomma à cette occasion, parmi les exposants 6 officiers de le L d'Honneur (dont Froment-Meurice) et 47 chevaliers.

1852 : LEROLLE frères, fabricants de bronzes, rue Chaussée-aux-Minimes n° 1, sollicitent par courrier, en date du 19 février 1852, adressé au ministère de l'Agriculture et du commerce, direction du commerce extérieur (cachet du 28 février 1852), des lettres de recommandation pour la Russie, l'Allemagne et la Pologne sur le motif suivant :

« Considérant la stagnation des affaires concernant les industries de haut luxe, nous avons l'intention, pour procurer un débouché aux produits français de notre industrie, de nous rendre à St Pétersbourg, Moscou, Berlin, Hambourg, Varsovie et autres villes sur ce passage avec un choix important de beaux bronzes français ». Ils justifient « cette opération qui encouragerait cette industrie toute parisienne et offrirait du travail aux ouvriers bronziers de Paris ».

Ils demandent également si les droits de douane pourraient leur être remboursés pour les objets qu'ils auraient pas vendus. En réponse, on leur indique le règlement suivant : « St Pétersbourg et Riga possèdent un dépôt où les marchandises peuvent rester six mois (article 7 du règlement annexé au tarif du 25 8ct 1850¹⁷. »

Jean-Baptiste Lerolle, retiré des affaires depuis quelque temps, réside alors à Saint-Zacharie (Var). Il s'installera à la fin de sa vie à Créteil, près de Paris. Il envoie le 8 septembre **1852**, de Saint-Zacharie, une lettre manuscrite à son fils Timothée, Fabricants de Bronzes, rue de la Chaussée des Minimes, n° 1.

Dans cette lettre, Jean-Baptiste exhorte Timothée, qui n'a que 35 ans, à ne pas quitter l'entreprise familiale, « lui qui a acquis un beau nom dans le bronze dont je m'honore » ; il lui dit qu'il doit penser à ses enfants et faire face à leur éducation ; il évoque le voyage en Russie pour les affaires de son fils Léon, et se montre heureux de la renommée de la maison Lerolle à l'étranger en Russie et en Allemagne (*archives familiales*).

1853 : Lerolle fils aîné (Louis) est nommé Vice-Président de la Réunion desFabricants de bronze.

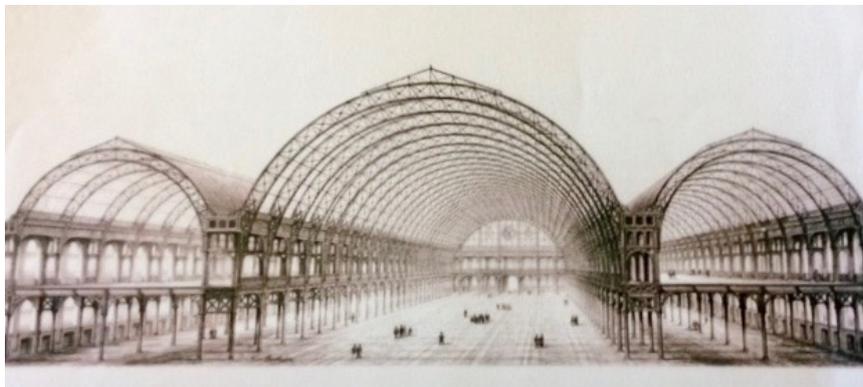
4. L'Exposition universelle internationale à Paris 1855

Première exposition universelle française à Paris, cette manifestation internationale, d'un nouveau type, commercial et culturel, se tient sur les Champs-Élysées au Palais de l'Industrie du 15 mai au 15 novembre 1855.

Le bâtiment est une prouesse technique. On y emploie pour la première fois des poutres en fer forgé, portées par des colonnes de fonte. La voûte en berceau de la nef centrale, d'une portée de 48 mètres, repose sur les colonnes, sans avoir recours à des tirants. On utilise des arcs-boutants pour contrecarrer les poussées de la toiture et d'énormes blocs de plomb servent de butées.

Très rapidement, la place manque pour recevoir tous les exposants (près de 24 000, dont la moitié sont français) et la commission impériale étudie la possibilité de créer des annexes. On construit donc une galerie de jonction qui relie le Palais à la rotonde du Panorama, vouée pourtant à la démolition, puis une nouvelle galerie de jonction qui relie la Rotonde à la galerie annexe.

Cette galerie des machines, large de 27 mètres, est bâtie le long de la Seine et s'étend de la Concorde au pont de l'Alma. Vingt-cinq états et leurs colonies participent à l'exposition laquelle accueille 5 millions 100 000 visiteurs.



Perspective des structures de l'Exposition universelle de Paris. 1855.

Officiellement baptisé « Palais de l'Industrie et des Beaux-Arts », le bâtiment servira aux expositions universelles de 1878 et 1889, aussi bien qu'aux salons artistiques de 1857 à 1897, aux expositions agricoles et horticoles, concours hippiques, fêtes et cérémonies publiques.

En 1855, la maison **Lerolle frères** expose des « objets d'art en bronze doré et imitation de bronze¹⁸ ». Le département des Fonds spéciaux de la Bibliothèque nationale de France conserve une *Notice des principaux objets exposés au palais de l'Industrie par MM. Lerolle frères, fabricants de bronze d'art et d'ameublement*

imprimée à Paris en 1855 chez Malteste, donnant la liste des créations exposées lors de cette manifestation.

Outre les objets cités par la critique, et qui sont détaillés ci-après, suivis de l'appréciation des visiteurs, nous trouvons dans cette liste :

- des éditions d'Alphonse Lerolle, élève de Pradier, de Fraikin, et de sculptures anciennes de Bousseaux, Gillet et Bedas ;
- un vase à neuf enfants, d'après François Flamand ;
- un grand lustre à quatre-vingt-dix lumières ;
- une pendule et deux vases égyptiens, or et argent ;
- un « déjeuner mauresque », or et argent ;
- une paire de vases d'après Clodion, représentant une bacchante dansant ;
- une autre paire de vases du même auteur, représentant une bacchante dansant ;
- une pendule et ses candélabres, de style Louis XVI, avec une figure de satyre de Caffarelli ;
- un riche surtout de table avec figures et vignes, vendu à la princesse de Butera ;
- une paire de petites lampes chinoises, vendue au comte de Barck ;
- une pendule et deux candélabres chinois ;
- une pendule et deux vases à fond gros bleu¹⁹.

Le jury de l'Exposition de 1855 décerna à Lerolle une médaille de première classe et nota dans son Rapport : « MM. Lerolle frères ont exposé une grande cheminée dans le goût de Louis XVI, qui est d'un excellent effet. Leur candélabre, formé de branches de vigne argentées, n'est pas moins bon²⁰ ».

Les visiteurs furent également impressionnés par les « belles pièces pour l'éclairage²¹ », par le lustre « avec branches et feuilles de vigne en bronze doré et grappes de raisin en cristal, par la monumentale cheminée Louis XVI, en marbre blanc et griotte avec du bronze doré, décrite ainsi par le critique Deville²² » : « soutenue par deux cariatides et surmontée de deux vases dans le style du commencement de Louis XVI, les ornements de cette cheminée sont d'une grande pureté ; leur métal s'allie avec un art infini au marbre qui l'accompagne.

Il donne à son aspect sévère un attrait tout féminin ; cette cheminée respire à la fois la grandeur et la grâce ; elle accuse bien ce passage de la fin du règne frivole de la galanterie au commencement du règne implacable de la philosophie.

C'est l'histoire en marbre, en bronze, du XVIII^e siècle expirant ²³ ».

Deville était aussi impressionné par le lustre de la Ville de Paris :

« Nous rappellerons aussi de M. Lerolle un grand lustre représentant le symbole des armes de la Ville de Paris, par des carènes de vaisseau en cristal et en bronze : ce lustre caractérise à la fois le talent original, la science féconde de ces artistes car ils ne se sont faits les copistes de quiconque ; rien dans le passé, rien dans le présent ne les a tenus en lisière pour courir après la fantaisie, la grâce, la majesté. Le cristal de ce lustre ressemble à des grandes ailes supportées par les rinceaux fantastiques ; éclairé, ce lustre à chaque foyer de lumière doit paraître emprunter ses flammes à des génies ailés, groupés en harmonieux faisceaux sous des girandoles féériques²⁴. »

Enfin, Deville poursuivait sa description des œuvres exposées par les frères Lerolle en 1855 : « Une paire de grandes torchères, dont les figures sont empruntées à Canova ; un lustre à 48 lumières et grappes de cristal dont la coquetterie somptueuse s'harmonise avec une originalité toute parisienne ; une paire de candélabres à vignes entrelacées qui est un chef-d'œuvre de ciselure ; cette ciselure faite sur l'argenture, donne au métal transfiguré l'aspect de l'orfèvrerie ; là, MM. Lerolle se sont bien pénétrés de l'emploi que doit jouer avant tout l'allié à l'industrie : celui de déguiser la matière pour la forcer à se plier à tous les caprices de la mode, du goût et de l'art utile. (...) Parmi les œuvres principales et plus récentes de ces fabricants, nous avons déjà cité leur beau lustre du Théâtre de la Monnaie de Bruxelles²⁵. »

Les critiques plaçaient ainsi Lerolle parmi « les plus dignes d'être considérés aujourd'hui par le riche amateur » au même rang que Vittoz, Denière et Thomire. Parmi les collaborateurs de Lerolle, Perrot, ciseleur, et Mourot, monteur, qui comptaient respectivement 30 et 29 ans d'activité chez Lerolle, reçurent en 1855 une mention honorable²⁶.

Lerolle exposa ensuite aux Arts industriels et Beaux-Arts de Bruxelles une « belle cheminée, style Louis XVI, si riche, si élégante [...] ; une jolie pendule *L'Education*, groupe de Salmon [...] ; les candélabres qui accompagnent la pendule de *L'Education*, et représentent les génies de l'étude, sont remarquables par leur jet à la fois hardi, léger et très décoratif ; pendule *les Heures du jour*, par autant d'enfants qui s'enroulent avec grâce, portés sur des nues, et confondus dans un galbe plein d'harmonie.

La parfaite exécution de ces modèles fait le plus grand honneur à MM. Lerolle [...] c'est ici la perfection de l'industrie, c'est la perfection de l'art²⁷ ».

1857 : Louis Lerolle est nommé Trésorier de la Réunion des Fabricants.

A la fin de cette décennie, la maison Lerolle réaménagea son magasin et nous

disposons d'un témoignage détaillé sur leur nouvelle installation : « Nous avons déjà signalé, dans de nombreux articles, les divers fabricants de Paris qui ont élevé leur industrie artistique au niveau de l'art proprement dit ; dernièrement nous avons indiqué la transformation nouvelle des anciens magasins de M. Lerolle en véritables salons où les bronzes d'art figurent selon les divers caractères et les styles variés qui les distinguent .

« C'est au rez-de-chaussée [...] que ce fabricant a coordonné avec un ensemble magnifique, ses bronzes les plus sévères ; créations inspirées sur les modèles tirés des musées de Naples et de Paris ; véritables créations, cependant, qui n'ont emprunté à l'antiquité ou à la plus belle époque de Louis XIV que leurs types primitifs ; car, par leur coordination, ces modèles restent bien la fidèle expression de nos besoins, de notre confort ou de notre luxe, et, par une circonstance fort heureuse pour l'art et pour notre art industriel, M. Lerolle, en devenant artiste d'une maison princière, a pu, en raison du goût sévère qui l'inspirait, devancer même les destinées de l'art industriel ; car, l'art industriel, on le sait, n'est encore généralement qu'une fantaisie du luxe, et non un art dans sa plus belle et sa plus franche exception.

Nous nous taisons aujourd'hui sur la multiplicité des lustres grecs *modernes*, des trépieds antiques, des porte-lampes d'une sévérité de forme rehaussée par le luxe exquis d'une ciselure minutieuse et approfondie ; nous ne parlerons pas non plus des réductions de modèles antiques si bien appropriés à notre luxe moderne et qui complètent l'aspect artistique et grandiose du rez-de-chaussée [...]. »

En montant au premier étage de ces salons, nous sommes en face des mille bronzes dorés de cette fabrique d'art, fabrique de premier ordre, pourvoyeur des principales cours de l'Europe, qui prend toujours pour guide, dans sa fantaisie même, les règles du beau absolu.

Jamais, à l'encontre de bien des fabriques de même genre, nous ne rencontrons ici, soit dans les lustres, ou pendules Louis XIV, Louis XV ou Louis XVI, aucun des anachronismes flagrants, des contre-sens de style ou de forme qui, dans l'art industriel, excitent si souvent et à juste droit le mépris des archéologues ou le dédain des hommes de goût²⁸. »

Les bronzes d'ameublement sont à cette époque, comme toutes les œuvres d'art, soumis au caprice individuel et au goût de l'acheteur : « il n'y a plus de style, Il n'y a plus d'école, tous les styles sont mis à contribution par les fabricants de bronze ; dans leurs produits, la fantaisie le doute à l'érudition. L'un fait du gothique, l'autre de la renaissance, celui-ci du dix-septième siècle, celui-là du genre Louis XV : l'invention languit. Mais le bon goût et l'élégance des modèles en général, la parfaite

exécution, la grande habileté des fondeurs et des ciseleurs, donnent aux bronzes de MM. Denière fils, Gautier, Lacarrière, **Lerolle**.... une véritable valeur appréciée par toute l'Europe, qui recherche avec empressement les bronzes français²⁹ ».

1850 : Léon-Alfred, 3^{ème} fils de Jean-Baptiste (1821-1901) épouse Marie Clerissy, d'origine provençale, et ne tarde pas à s'établir à Saint-Zacharie, près de Marseille. Timothée rendra souvent visite à son frère avec ses fils, Paul et Henry.

Dans les années 60, Jean-Baptiste Lerolle fait partie du comité de préfiguration d'une Société des Beaux-arts. Initié par un groupe d'industriels, installé au 15, rue Royale (place des Vosges) à Paris, ceux-ci ont pour objectif de faire reconnaître leurs droits aux artistes industriels à signer leurs pièces, mais également à intégrer le Salon des Beaux-Arts. (*Notes familiales*)

Peu de temps après, en 1804, l'Union Centrale des Beaux-Arts Appliqués à l'Industrie sera créée. Elle réunira en 1882 l'Union centrale et la Société des arts décoratifs, préfigurant l'Union Centrale des Arts décoratifs. Le musée des Arts décoratifs ne sera inauguré qu'en 1905.

5. L'Exposition des Arts Industriels au palais de l'Industrie de 1859

Auguste Luchet déclare dans le *Monde illustré*, à propos de l'Exposition des Arts Industriels au Palais de l'Industrie : « L'exposition de M. Lerolle était splendide avec plus de 100 sujets. Le bon ton y respire. Cette maison, qui a 40 années d'existence, en a autant de renommée. Lerolle père a laissé de bonnes choses en Italie, Lerolle fils a décoré :

- les palais royaux de Naples et de Caserte
- le wagon offert à Sa Sainteté le pape Pie IX par la Cie des Chemins de fer romains (Pio-Latina) à qui a été concédé le privilège du chemin de fer de Rome à la frontière napolitaine,
- les appareils d'éclairage de la maison pompéienne du prince Napoléon,
- les bronzes pour le roi Léopold de Belgique et son fils, les lampadaires pour l'Opéra de Bruxelles et le théâtre de Liège.



Pendule avec amours et figures féminines,

Naples, musée Capodimonte, inventaire de 1857.

Lerolle est considéré par Luchet comme le « Barbedienne du Marais » : « Combien la vraie peau du cuivre est plus belle ! Nous avons vu chez M. Lerolle une figure, par Cordier, de Contadine italienne, laissée ainsi dans la couleur de fonte ; c'était vivant ! ». Dans cette famille d'artistes, la décoration se produit toujours sous l'influence de la statuaire *réduction de Louis XIV équestre* par Girardon, du *Milon de Crotone* par Falconnet, sculpture par Fraikin à Bruxelles, *Pandore Bohémienne au tambour cassé* par Jacquet, autre artiste belge, *Croisé et Sarrazin* par Alphonse Lerolle, élève de Pradier, *L'enfant au chien* par Arnaud, le *Voltaire* de Houdon, les quatre figures couchées de Michel-Ange, ainsi qu'une très riche collection de cheminées d'après l'antique et les bons maîtres³⁰. »

Cette villa de style pompéien au mobilier néo-grec, sera construite en 1856 au 18 avenue Montaigne pour la tragédienne Rachel, maîtresse du prince, laquelle décéda avant l'inauguration de l'édifice en 1860.

Cette maison sera vendue en 1866 par le prince Napoléon Jérôme, dégradée en 1871 par la Commune et rasée en 1891. On conserve le souvenir de cette maison par le tableau de Gustave Boulanger (1824-1888), commémorant la fête d'inauguration du 14 février 1860 de la maison pompéienne.



Répétition du joueur de flûte et de la femme de

Diomède », legs de la princesse Mathilde aux musées nationaux.

La maison Lerolle Frères exposera de nouveau à l'Exposition des Beaux-arts appliqués à l'industrie de 1865, ses bronzes créés et réalisés pour le prince Napoléon et continua dans la veine néo-grecque "d'inspiration pompéienne" durant toutes les années de 1860 jusqu'en 1867.

6. *L'Exposition internationale de Londres de 1862*

L'exposition, financée par la Royal Society of Arts, Manufactures and Trade, se tint du 1^{er} mai au 1^{er} novembre 1862 dans South Kensington, sur l'emplacement actuel des jardins de la Royal Horticulture Society, du Science Museum et du musée d'Histoire naturelle de Londres.

Elle recevra 28 000 exposants, venant de 36 pays, qui représentaient un large éventail de l'industrie, la technologie et les arts décoratifs de l'époque. Pourtant, lorsqu'on fit le bilan de l'opération, la presse considéra cette manifestation comme un demi-échec, comparée à l'Exposition universelle de 1851 et attira environ 6,1 millions de visiteurs, mais les recettes (459 632 £) couvraient à peine les dépenses. (458 842 £), ne dégagant qu'un profit de 790 £.

La maison Lerolle frères exposa à Londres, sous le nom *Lerolle (L.)*, des bronzes d'art exécutés pour la maison pompéienne du prince Napoléon³² : « deux figures torchères, achetées par le prince Napoléon, d'un bien bel effet, modelées par Cordier ; les draperies de ces figures sont en onyx d'Afrique et bronze de couleurs ; d'autres parties en argent³³ ».

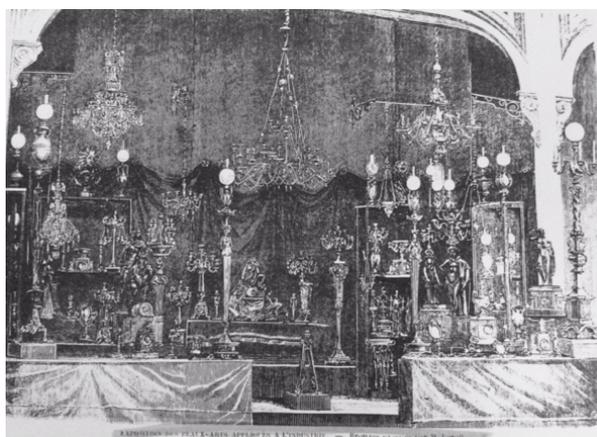
Lerolle frères reçut une médaille « pour combinaison artistique de marbre onyx et bronze, et pour habile reproduction d'objets de style antique³⁴ ». « Les œuvres de Cordier y sont visibles dans la section Beaux-Arts sur le stand du bronzier Lerolle ; parmi elles, deux torchères, grandeur nature en onyx et bronze, achetées par la riche philanthrope Angela Burdett-Couts³⁵ ».



Femme arabe et jeune mûlatresse

statues en bronze et marbre-onyx, bijoux en bronze émaillé, en cuivre émaillé, inclusions de malachite, sur bases de marbre rose, exécutées par le fondeur Lerolle, h. 182, inscription Cordier 1862 sur l'un des statues. Localisation actuelle inconnue.

Le Jury cita, dans son Rapport de l'exposition, ses lustres, lampes et candélabres et nota : « MM. Lerolle sont parvenus à appliquer aux meubles, aux ustensiles que les habitudes de notre temps rendent indispensables (les lampes, les pendules, les écritaires, les garnitures de cheminée), un système d'ornementation, formé de petits détails directement empruntés par le surmoulage aux plus gracieuses œuvres d'art de l'antiquité, de la Renaissance ou des contrées orientales, et ont réussi à marier heureusement ces détails à des compositions principales toutes modernes³⁶. »



Exposition des Beaux-Arts appliqués à l'Industrie,

Bronzes exposés par M. Lerolle (*Archives de l'art français*).

Parmi les objets exposés par Lerolle à Londres en 1862, J. B. Waring distinguait un candélabre d'inspiration médiévale, formé d'une lampe en forme de vase, placée au sommet d'une pièce remarquable en métal ciselé, achetée, à ce que nous croyons, par le marquis de Sligo³⁷.

1862 : Jean-Baptiste Lerolle décède le 12 septembre à Créteil (Val-de-Marne).

A l'issue de l'Exposition de Londres, Louis Lerolle fut nommé Chevalier de la Légion d'honneur³⁸, pour services rendus dans l'enseignement du dessin et du modelage aux ouvriers. Il était par ailleurs un notable commerçant³⁹.

A cette époque, la maison **LEROLLE Frères** exporte 80% de sa production à l'étranger. Après l'exposition universelle à Londres où sa présentation fut remarquée et primée, notamment pour ses torchères de Cordier, la maison Lerolle frères organisa à Londres en février 1863 une vente aux enchères⁴⁰ de ce qu'elle avait exposé, marbres, porcelaines et objets d'art.

Témoignage de cette période, huit candélabres, identifiés à l'Abbaye de Saint-Loup, Namur (Belgique), signés Lerolle, datés 1862 ; ils étaient stockés en pièces détachées, dans des armoires. Inscription sur l'anneau du bas : « Fumière architecto Lerolle fecit ». Th. Fumière était l'architecte de Namur.

A la base, un chronogramme et un millésime donnent la date de 1862, et le nom du curé, l'abbé Colot, qui paya sans doute cette commande : « AeDes, CoLot, reCtore, ILLUMInabatUr. A.D. MDCCCLXII » selon la description issue *Annales de la société archéologique de Namur*. Tome 42. 1937, p.274.



Huit candélabres, copyright Société des Amis de Saint Loup, chargée du patrimoine de l'église.

En 1863, Louis Lerolle fit partie, en tant que vice-président, de la commission d'organisation de l'exposition des Beaux-Arts appliqués à l'industrie⁴¹.

Le prestige de la commande de la maison pompéienne était tel que Lerolle frères présenta de nouveau « des modèles de style grec, exécutés pour son Altesse Impériale le prince Napoléon.

Diverses compositions égyptiennes, « une garniture de cheminée entr'autres, composée d'un bloc de granit d'une forme essentiellement égyptienne, de deux coupes également de granit et de deux flambeaux, ces pièces ornées de bronzes du plus bel effet ; puis de magnifiques objets de décorations de l'époque de Louis XIV, d'une grande vérité et d'une richesse d'exécution hors ligne ; des objets de cuivre poli, rappelant l'époque de Louis XIII ; des objets précieux émaillés avec beaucoup de goût. Une série de délicieux chefs-d'œuvre d'art de tous les styles.

[...] Une ravissante garniture de cheminée du style Renaissance ; une statue équestre de Louis XIV [...], enfin des torchères, imitées de l'Allambra [*sic*], des lustres, des candélabres, une Minerve étrusque en bronze et aluminium, des merveilles de goût, de style, et d'art le plus pur ⁴² ».

La même année, le marchand américain George A. Lucas (1824-1909), installé à Paris depuis 1857, rapporte, dans son journal⁴³ de nombreuses visites chez les bronziers Lerolle. Il leur commande, pour le collectionneur William T. Walters de Baltimore, différents objets - tables, horloges, luminaires - et en suit l'exécution. Dans les collections du Walters Art Museum de Baltimore, une paire de candélabres à trépied et chaînes pendantes et surmontés d'une grue japonisante, anonyme certes, pourrait correspondre à des pièces de Lerolle frères qui sont évoquées par Lucas et achevées en 1866.



Archives Corcoran Gallery.

Les candélabres à trépied et chaînes pendantes étaient, lors de l'Exposition de Londres de 1862, le leitmotiv le plus répandu dans le luminaire en bronze. Aucune des grandes maisons de bronzes de cette époque n'aurait fait l'impasse sur les candélabres et chaînes pendantes néo-grecs !

Néanmoins, Lerolle avait produit dès 1859 ce type de modèle à trépied comme le précisait le critique Durand soulignait : la multiplicité des lustres grecs modernes, des trépieds antiques, des porte-lampes d'une sévérité de forme rehaussée par le luxe exquis d'une ciselure minutieuse et approfondie. On en trouvait encore beaucoup à l'Exposition de Paris en 1867.

Louis Lerolle avait cédé sa maison à ses deux fils peu avant 1867⁴⁴. Ceux-ci avaient reçu une formation mêlant les études théoriques et pratiques : « bien que riches de la fortune paternelle, bacheliers ès-sciences, [ses fils] ne dédaignèrent pas de travailler comme de simples ouvriers dans les ateliers de leur Père, tout en continuant à étudier, sous des maîtres habiles, les arts indispensables de la sculpture et du dessin⁴⁴ ».

La maison reprit alors le nom de *Lerolle frères*. Nous trouvons les noms de Camille Lerolle⁴⁵, né en 1838 et de Edouard-François Lerolle⁴⁶ (1839-1915). Louis mourut en 1875. Les fils de son frère Timothée (1816-1882), Paul⁴⁷ (1846-1912), avocat à la cour d'appel, élu conseiller municipal du 7^{ème} arrondissement sous l'étiquette monarchiste, et d'Henry Lerolle (1848-1929) peintre, ne sont pas associés à l'entreprise familiale.

7. *L'Exposition universelle internationale de 1867*

L'exposition de 1867, deuxième Exposition universelle à Paris, a lieu du 1^{er} avril au 3 novembre, au Champ-de-Mars ; elle a beaucoup plus d'éclat que toutes celles qui l'avaient précédée. L'accent est mis sur l'histoire du travail et l'amélioration de la condition physique et morale de la population. 41 pays sont représentés.

Paris est en fête, les grands travaux viennent de se terminer. L'Exposition marque l'apogée du Second Empire et le triomphe du libéralisme saint-simonien. Le bâtiment principal est un grand ovale, centré sur un jardin, dont les galeries concentriques regroupent les thèmes, et les tranches radiales, les pays. Le nombre des exposants continue de croître : 30 000 en 1862, 58 200 en 1867.

Lerolle frères exposent, toujours sous le nom de *Lerolle (L)*, des bronzes d'art⁴⁸, notamment d'inspirations pompéiennes, des figures africaines en bronze rouge et d'onyx⁴⁹ de Cordier lequel est présent cette fois dans la section officielle, ainsi qu'une jardinière et une table tripode accompagnées de son vase, le tout de style Etrusque⁴⁹. La maison Lerolle exposa par ailleurs des cuivres jaunes de la renaissance flamande (dinanderie) : balcons, rampes, candélabres, pendules, lustres, etc.

Cette fabrication particulière d'éléments d'architecture en cuivre, imitant le fer forgé, fut remarquée par Wallis⁵⁰. Lerolle obtint une médaille d'or et une citation dans le Rapport du jury. Le ciseleur Deurbergue avait eu l'occasion de travailler pour lui.

Alfred Darcel commente l'Exposition universelle de 1867 en ces termes dans la *Gazette des Beaux-Arts* du 1^{er} novembre : « MM. Lerolle frères, en remontant dans le passé, ont créé un genre nouveau qui a obtenu tout d'abord un succès dont témoignent les imitations qu'on rencontre déjà.

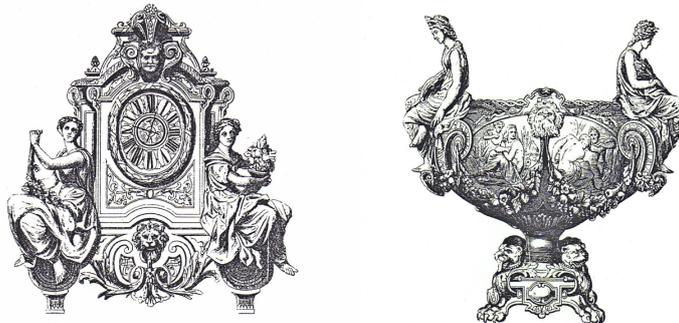
Le style de la fin du règne de Louis XIV, celui que les estampes de Bérain ont popularisé, et qui porte son nom, domine la plupart des pièces que dessine M. Charles Lerolle tandis que la matière, qui est du cuivre jaune simplement bruni, ajoute encore aux produits nouveaux une ressemblance de plus avec le peu de pièces qui nous sont parvenues de cette époque.



Écritoire, Exposition universelle de 1867 par Lerolle frères.
Emile Molinier Dessins et Modèles, p. 120.

Aussi avouons-nous en toute humilité que nous avons été trompé par l'écritoire ci-dessus, que nous avons aperçue, quelque mois avant l'ouverture de l'Exposition, dans l'étalage d'un marchand de curiosités. Avec cette écritoire, MM. Lerolle présentent à l'Exposition une foule de pièces dont le nombre s'accroît chaque jour, et qu'il nous serait bien difficile d'énumérer.

Nous citerons entre autres une grande pendule, dont les contours affectent ceux d'une lyre, accostée de deux figures de femmes assises sur ses épaulements latéraux ; un lustre, dont les bras en forme de gaine sont terminés par des figures de Victoire, d'un excellent caractère, et une lampe pour salle à manger d'une réussite parfaite.



Lerolle (Louis), **Pendule et Coupe**, Exposition universelle de 1867. Art-Journal Catalogue 1867, p. 326.

Des candélabres d'applique de toutes les dimensions et de tous les modèles, et des coupes portées sur des pieds en forme de gaine, que termine une tête de femme coiffée coquettement d'une aigrette sur l'oreille, forment le fonds industriel de cette remarquable exposition. Deux balcons de cuivre, exécutés pour le roi des Belges, sont le point de départ de cette fabrication, qui efface les imitations égyptiennes d'un aspect trop sévère, auxquelles la maison Lerolle s'était un peu complu jusqu'ici⁵¹. »

8. *L'Exposition universelle internationale de 1878*

Troisième exposition universelle internationale se déroulant à Paris, cette fois, l'Exposition Universelle se tient du 20 mai au 10 novembre, au Palais du Trocadéro, réalisé par les architectes Davioud et Bourdais. Le responsable des constructions métalliques est Henri de Dion, mort avant la fin de la construction. L'Exposition recevra au total 16 millions de visiteurs.

La maison Lerolle frères exposa à l'Exposition de 1878⁵² et obtint une médaille d'or⁵³. Le Rapport du jury notait : « MM. Lerolle frères se sont créés depuis quelques années une spécialité de bronzes polis. Ce sont eux qui ont remis ce genre à la mode [...]. MM. Lerolle présente un choix considérable de modèles de style Renaissance, Louis XIII, et Louis XIV qui se prêtent merveilleusement à ce genre de décor. Ils savent donner à leur bronze le ton voulu, et des objets fabriqués par eux sont confondus en peu de temps avec des pièces anciennes.

« Nous avons remarqué de fort beaux lustres Louis XIV d'un grand style et des plus décoratifs, des garnitures de cheminée, pendules et candélabres qui semblent sortis du musée de Cluny, des objets d'étagères et de bureau tels que : encriers, buvards, sonnettes, coupes, etc., mais aussi deux grandes figures d'*Indiennes*, grandeur nature, portant des vases formant lampes, d'un décor polychrome d'une grande vérité. Ces figures sont dues au ciseau de M. Cordier, le sculpteur si connu des types orientaux⁵⁴.

Deux torchères, *Femme indienne portant un vase sur l'épaule gauche* et *Femme indienne portant un vase sur la tête*, statues en bronze, bronze argenté et doré, marbre-onyx, marbre et émaux, exécutées par le fondeur Lerolle. H. 175,0, inscription sur chacune, CCORDIER, sur le stand de Lerolle frères, présentées à l'Exposition de 1878, n'ont de nos jours pas été localisées.

A l'exposition de 1887, un des frères Lerolle était délégué de la Réunion des fabricants de bronze en 1887⁵⁵ et sera membre du comité d'admission à l'Exposition de 1889⁵.

9. *L'Exposition universelle internationale de 1889*

Cette exposition, organisée par Jean-Charles Alphand, a lieu du 6 mai au 31 octobre. Elle s'étend sur 50 hectares et accueillera 32,3 millions de visiteurs. Les symboles les plus éclatants de cette exposition universelle sont la Tour Eiffel ainsi que l'immense Galerie des Machines de Ferdinand Dutert (entouré par les ingénieurs : Pietron, Charton et Contamin), construites toutes deux pour l'occasion.

La Tour Eiffel est alors considérée comme une construction provisoire, destinée à être démontée à brève échéance, mais son créateur, l'ingénieur Gustave Eiffel, obtint une concession d'exploitation qui la sauva, tandis que le Palais du Trocadéro construit pour l'occasion, qui lui fait face, était destiné à durer. C'est le contraire qui se produisit.



La Tour Eiffel et le Palais du Trocadéro en 2^e plan, 1889

La Maison Lerolle frères exposa à l'Exposition universelle⁵⁷ obtint une nouvelle médaille d'or⁵⁸. Le jury nota : « Leur belle collection de modèles des XVI^{ème}, XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles est là au complet. A côté de ces œuvres classiques, nous remarquons d'heureuses tentatives dans une voie un peu moins fermée qui promet de nouveaux succès à cette maison⁵⁹ ».

10. *L'Exposition universelle internationale de 1900*

C'est la plus importante Exposition universelle en France, elle attire 50,8 millions de visiteurs, avec de nouveaux héritages et attractions.

On y découvre dans les transports :

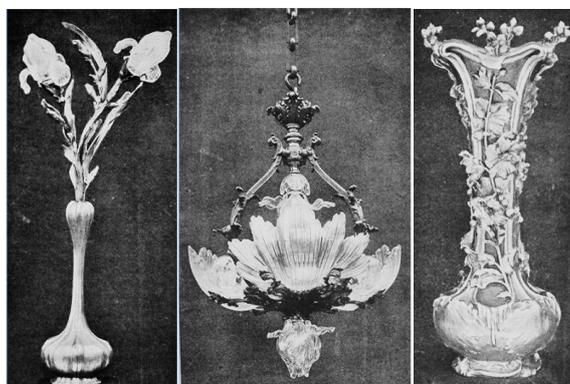
- un trottoir roulant appelé « Rue de l'Avenir »
- l'apparition du Métropolitain, la première ligne de métro de Paris (Porte de Vincennes - Porte Maillot) étant ouverte à l'occasion de l'Exposition
- de nouvelles gares (Gare d'Orsay, Invalides, Gare de Lyon)

dans les techniques :

- la fontaine lumineuse et l'usage nocturne de l'électricité
- la projection des films des frères Lumière sur écran géant, la présentation du Cinéorama
- le Petit et le Grand Palais sont édifiés sur l'emplacement du Palais de l'Industrie, fruit de l'Exposition universelle de 1855
- une grande roue est construite en marge de l'Exposition, avenue de Suffren, ainsi qu'un village suisse et un globe céleste. Elle a un diamètre de 100 mètres et sera démontée en 1937.

La maison Lerolle procéda, juste avant 1900, au dépôt à perpétuité d'un modèle de coquille en cristal ⁶⁰. Elle exposa à l'Exposition universelle de 1900, des « *Bronzes d'art divers. Eclairage en divers genres et à l'électricité*, elle obtint un grand prix. Le jury nota dans son Rapport :

« Nous trouvons quantité d'œuvres nouvelles et d'adaptation ingénieuses de la lumière électrique : sur une glace, une grande guirlande lumineuse en feuilles et fleurs de cristal de Venise est d'un effet charmant ; une applique électrique, aigle portant la foudre, est originale ; un grand lustre Renaissance et un lustre Louis XVI, nous offrent des arrangements de cristaux de très heureux effet ; deux statuette de torchères de *de Gascq*, jeunes filles portant des branches d'iris lumineux, d'un mouvement tout à fait gracieux.



Lerolle frères, Exposition internationale universelle de 1900.

The Paris Exhibition. Special extra numbers of the Art-Journal, Londres, H. Virtue, 1900-1901, p. 19

de gauche à droite : **Vase à long col**, d'où sortent 2 branches d'iris formant une lampe électrique à deux lumières. **Lustre électrique à coquille en cristal.** **Vase aux pavots.**

Dans une note moderne, nous citerons encore des candélabres électriques à iris en tain, très séduisants ; une jardinière, en étain également, sur laquelle une femme se penche parmi les iris ; à remarquer encore un vase *Libellule* ; et toujours du même modernisme, un encrier *Femme à la coquille*, de bonne composition⁶²». Les illustrations parues dans la presse confirment le caractère délibérément Art nouveau de ces créations⁶³.

En 1900, Henry Lerolle est membre du comité d'admission de la section Beaux-arts à l'Exposition universelle de Paris.

En 1906, la maison Lerolle Frères cessa toute activité mettant ainsi fin à la lignée des bronziers d'art Lerolle



Lerolle frères, *Cheminée monumentale*,
bronze et marbre rouge et blanc, présentée salle de réception.

NOTES

1. et 2. Michel Maigret, *Originaires de Mangiennes les Lerolle, Bronziers d'art et amis des Impressionnistes*.
3. Assemblée générale de la Réunion des fabricants de bronzes du 24 octobre 1836 Arch. Nat. F¹² 2410.
4. Catherine Chevillot, Revue de l'art, n°162 -2008-4 : « *Artistes et Fondateurs au XIX^{ème} siècle* ».
5. Revue de l'art, 95-1992/1 : « *Les stands industriels d'édition de sculptures à l'Exposition universelle de 1889* ».
6. Catherine Chevillot, Sculpture et fonte de fer *La Métallurgie de la Haute-Marne du Moyen-Age au XX^e siècle* Cahiers du patrimoine, Inventaire général de Champagne-Ardenne, Châlons-sur-Marne, 1997.
- 6bis. Magasin pittoresque 1858. XXXVI – p. 387.
7. Henri Clouzot, *Les Arts du métal*, Paris, W. Laurens 1934.
8. Notice des produits de l'industrie française 1834.
9. Paris. 1991 Alcouffe, Tenenbaum, Ennes, catalogue « *Un âge d'or des arts décoratifs 1814-1848* » p. 281.
10. Tables chronologiques du 18 au 19 mai 1834 - Archives du Var.
11. Archives de l'art français, tome XXX, Documents sur la sculpture française et répertoire des fondeurs du XIX^e siècle, Les Editeurs, B. Metman.
12. Registre du Salon de l'Industrie 1848, M. Ebelmen, rapporteur.
13. Manuel de l'étudiant magnétiseur, édition intégrale sous la direction de M. le Baron du Potet.
14. Paris. 1991 Alcouffe, Tenenbaum, Ennes, catalogue « *Un âge d'or des arts décoratifs 1814-1848* ».
15. Paris, 1978. Pierre Kjellberg, *Les Bronzes Les Bronzes du XIX^e siècle*, Dictionnaire des sculpteurs, LD de l'Amateur.
16. Archives de l'art français t. XXX. 1989. *Documents sur la sculpture française et répertoire des fondeurs du XIX^{ème} siècle*.
17. Répertoire Missions commerciales au XIX^{ème} siècle, dossiers individuels, 1846-1896 : "*Lerolle frères, fabricants de bronze d'art : projet de voyage en Russie et en Allemagne (1852* »). Arch.nat. F 12/7412.
18. Catalogue des exposants de la classe 17, groupe V, 8^{ème} section : « *Industrie des bronzes d'art* », dans *Exposition des Produits de l'Industrie de toutes les nations*,

- 1855, *Catalogue officiel publié par ordre de la Commission impériale*, Paris, 1855, p. 117.
19. Lerolle Frères, *Notice des principaux objets exposés au Palais de l'Industrie*, Paris 1855, p 1-8.
20. Rapport sur les « Bronzes d'art et les bronzes d'ameublement », Groupe V, classe 17, 8ème section dans *Exposition universelle de 1855. Rapports du Jury mixte international publiés sous la direction de S.A. I. le Prince Napoléon, Président de la Commission Impériale*, Paris 1855, p. 921.
21. Alfred Busquet, « L'industrie des Bronzes d'Art, Ve groupe, classe XVII, huitième section », dans *Le Travail universel, Revue complète des œuvres de l'Art et de l'Industrie exposées à Paris en 1855*, Paris, 1856, t. II, p. 225.
22. [H. Treca] *Visite à l'exposition universelle de 1855*, Paris, 1855, p. 646.
23. 24. 25 Jules Deville, « Bronzes d'art et d'ameublement », *L'Art du XIXe siècle*, 1855-1856, p. 107.
26. Rapport sur les « Bronzes d'art et les bronzes d'ameublement », 1855, *op. cit.*, p. 926.
27. Théodore Labourieu, « L'Exposition des Arts industriels et des Beaux-Arts à Bruxelles », *L'Art du XIX siècle*, 1856-1857, p. 177.
28. A. Durand, « Les salons d'exposition de M. Lerolle », *L'Art du XIXème siècle*, 1859-1860, p. 85-86
29. *Magasin pittoresque*, 1858, t. XXXVI, p. 387.
30. Auguste Luchet, « *Exposition des arts industriels au Palais de l'Industrie* », *Le Monde Illustré*, 1861, 2^e sem., p. 751.
31. Musée d'Orsay 2004. *Catalogue « Charles Cordier 1827-1905, l'autre et l'ailleurs »*.
32. [Catalogue des exposants de la classe 31, section 8 : « Bronzes d'art et d'ameublement, zincs cuivrés et fonte ornée »], dans *Exposition universelle 1862 à Londres, section française : Catalogue officiel, publié par ordre de la Commission impériale*, Paris, 1862, p. 204.
33. Délégations ouvrières 1862, p.27.
34. « Noms des exposants qui ont obtenu des médailles et des mentions honorables, classe XXXI », dans *Exposition universelle de Londres de 1862, Documents officiels complétant les Rapports du Jury International [...]*, t. VII, Paris, 1867, p. 412.

35. Musée d'Orsay 2004. *Catalogue « Charles Cordier 1827-1905, l'autre et l'ailleurs »*.
36. « Examen des produits exposés, par M. Victor Paillard, fabricant », chapitre III, dans *Exposition universelle de Londres de 1862, Rapports du Jury International*, classe XXXI, section VIII, t. VI, Paris, 1862 et 1864, p. 356 et 347.
37. J.B. Waring 1863, *Masterpieces of industrial art and sculpture at The International Exhibition, 1862, Londres, 1863, 4 vol. t. III*, pl. 257.
38. Décret du 24 janvier 1863, dossier de la Légion d'honneur de Louis Lerolle, Arch. nat., LH 1603 dossier 81 et Récompensée 1862, p. 170.
39. Annuaire de la Réunion des Fabricants de Bronzes, 1867.
40. Vente des 4 et 5 février 1863, Londres, Falcke [dealer], Lerolle, Paris frères. Marbres, porcelaines, objets d'art 216 n^s + 2 bis, meubles divers, + 2 bis, total 303 n^o + 4 bis. Directeur Phillips, Catalogue de 18 p. (Lugt t. III, n^o 27101).
41. Charles Eck 1866, *L'Art et l'Industrie ...*, *op. cit.*, p. 196-197.
42. Catalogue des exposants de la classe 22, groupe III : " Bronzes d'art, fontes d'art diverses, objets en métaux repoussés ", dans *Exposition universelle de 1867 à Paris : Catalogue général publié par la Commission impériale*, 3^e livraison, Paris, E. Dentu, s. d., p. 45-47. Charles Eck 1866, *L'Art et l'Industrie ...*, *op. cit.*, p. 196-197.
43. Lilian M. C. Randall *The Diary of George A. Lucas. An American Art Agent in Paris* Princeton University press, 1979, 2 volumes.
44. Luchet 1868, *op. cit.*, p. 324.
45. Lettre de Rossignaux au prince Napoléon, 19 juillet 1862, dossier de candidature de Louis Lerolle à la Légion d'honneur, Arch. nat., F¹² 5193. Dossier de Légion d'honneur de Louis Lerolle, Arch. nat., LH 1603 dossier 81.
46. Listes d'électeurs consulaires, 1876.
47. Dossier de candidature d'Edouard-François Lerolle à la Légion d'honneur, Arch. nat., F¹² 5193
48. Paris, Commission des travaux historiques. Sous-Commission de recherches d'histoire municipale contemporaine, *Notices biographiques sur les membres des assemblées municipales parisiennes et des conseils généraux de la Seine de 1800 à nos jours*, 2^e partie : 1871-1956, p. 65
- 48^{bis}. Catalogue des exposants de la classe 22, groupe III : " Bronzes d'art, fontes d'art diverses, objets en métaux repoussés ", dans *Exposition universelle de 1867 à*

Paris : Catalogue général publié par la Commission impériale, 3^e livraison, Paris, E. Dentu, s. d., p. 45-47.

49. Auguste Luchet *L'Art industriel à l'Exposition universelle de 1876, Paris, 1868*, p.324 et Hippolyte Gautier *Les curiosités de l'Exposition universelle 1867*, Ch. Delagrave 1867, p. 89.

50. George Wallis, "Report on Bronzes, and other Art-Castings, and Repoussé-Work (classe 22)", dans *Reports on the Paris Universal Exhibition 1867*, Londres, 1868, t. II, p. 511 et p. 315-316.

51. *Gazette des Beaux-Arts, 1867.*

52. [Catalogue des exposants de la classe 25, groupe III : " Bronzes d'art, fontes d'art diverses, métaux repoussés "], dans *Exposition universelle internationale, Paris 1878 : Catalogue officiel publié par le Commissariat général*, Paris, Imprimerie nationale, 1878, t. II., p. 201.

53. [Exposants du bronze récompensés] dans *Liste des récompenses décernées aux exposants français par le jury international, Exposition universelle de Vienne (1873)*, Commissariat général de France, [Paris], Impr. nationale, 1874.

54. Georges Servant, *Ministère de l'Agriculture et du Commerce, Exposition universelle internationale de 1878 à Paris, groupe III, classe 25 : Rapport sur les Bronzes d'art, fontes d'art diverses, métaux repoussés*, Paris, Imprimerie nationale, 1880. p. 48.

55. et 56. *Annuaire de la Réunion des fabricants de bronzes et des industries qui s'y rattachent. Résumé des travaux de l'Année 1887.* Au siège de la Réunion, 8 rue Saint-Claude-au-Marais, Paris. p. 26 et 18.

57. [Catalogue des exposants de la classe 25, groupe III : " Bronzes d'art, fontes d'art diverses, ferronneries d'art, métaux repoussés "], dans *Exposition universelle internationale de 1889 à Paris : Catalogue général officiel*, Lille, Imprimeur L. Danel, 1889, t. III., p. 8.

58. Fiche du 8 juillet 1900, dossier de candidature d'Edouard-François Lerolle à la Légion d'honneur Archives nationales, F¹² 5193.

59. E. Colin, " Classe 25, Bronzes d'art, fontes d'art diverses, ferronnerie d'art, métaux repoussés. Rapport du Jury international par M. E. Colin, fabricant de bronzes d'art et d'ameublement ", dans *Ministère du Commerce, de l'Industrie et des Colonies, Exposition universelle internationale de 1889 à Paris : Rapports du jury*

international publiés sous la direction de M. Alfred Picard [...] groupe III, mobilier et accessoires, classes 17 à 29, Paris, Imprimerie nationale, 1891. p. 674.

60. Dépôt du 27 novembre 1899, Arch. Paris, D¹U¹⁰ 0330, t. XVIII, n° 14118.

61. [Catalogue des exposants de la classe 97, groupe XV : “ Bronze, fonte et ferronnerie d’art, métaux repoussés ”], dans *Exposition internationale universelle de 1900 : Catalogue général officiel*, Paris, Impr. Lemercier / Lille Imprimeur L. Danel, s. d., t. XVII, p. 15.

62. Henri Vian, “ Classe 97, Bronzes, Fonte et Ferronnerie d’art, Zinc d’art, Métaux repoussés. Rapport du Jury international par M. H. Vian, fabricant de bronzes d’art et d’ameublement, ferronnier d’art ”, dans *Ministère du Commerce, de l’Industrie, des Postes et des Télégraphes, Exposition universelle internationale de 1900 à Paris : Rapports du jury international, groupe XV, industries diverses, 1^{re} partie : classes 92 à 97*, Paris, Imprimerie nationale, 1902, t. XL., p. 482.

63. *Exposition universelle de 1900. The Paris Exhibition. Special extra numbers of the Art-Journal*, Londres, H. Virtue, 1900-1901, p. 191. De l’Exposition universelle de 1855, Art-Journal catalogue 1855, p.34.